

Lettres de mort en Amérique *Hotel Chronicles* de Léa Pool

Gérard Grugeau

Numéro 52, novembre-décembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22506ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1990). Compte rendu de [Lettres de mort en Amérique / *Hotel Chronicles* de Léa Pool]. *24 images*, (52), 81-81.

LETTRES DE MORT EN AMÉRIQUE

par Gérard Grugeau

Une voix off — celle de la réalisatrice, grave, monocorde — évoque d'hôtels en motels la lente désintégration d'une relation amoureuse vouée irrémédiablement à l'échec. Au fil des glissements géographiques d'est en ouest et des rencontres occasionnelles, se dessine en parallèle l'espace physique et mental d'un rêve américain jadis glorieux, mais aujourd'hui désincarné, dilué dans le cauchemar climatisé d'un continent qui n'aurait plus que la mort comme ultime frontière (voir la séquence de Mono Lake superbement photographiée par George Dufaux). Sous nos yeux, ce continent à la mythologie éteinte par des décennies de surexposition cinématographique et littéraire étire son cadavre momifié pour ne plus offrir que le mauvais spectacle d'un remake sans âme, d'une toile de fond en trompe-l'œil, devant laquelle s'agitent encore quelques acteurs pathétiques à jamais spoliés de leurs rêves ou naïvement accrochés à ce qui leur tient encore lieu d'utopie. Mais le clairon de *La charge héroïque* ne résonne plus depuis longtemps à Monument Valley. Ne restent plus à l'échelle du pays tout entier que des vestiges dérisoires et de grandes brèches ou-

vertes que les écrans cathodiques omniprésents, ultime ciment expansif d'une nation en déroute, s'efforcent de colmater en diffusant ad nauseam les images d'un décor de la dernière séance sur lequel ricoche, dans un pur effet de surface, le funèbre babil médiatique.

Nouveau jalon de la série documentaire « parler d'Amérique » produite par l'ONE, *Hotel Chronicles* de Léa Pool (collaboration au scénario de Laurent Gagliardi) porte indubitablement la marque de la réalisatrice de *Strass Café* et d'*Anne Trister*. Voyage au bout d'un amour qui « défait et se défait » sur fond d'américanité fictionnée, ce « road movie » au titre shepardien s'inscrit en toute cohérence dans la continuité d'une œuvre constamment tentée par le vide et menacée dans son identité fragile. Avec ici, la désespérance portée au paroxysme, fruit d'un sombre constat aux termes duquel il n'y aurait « plus rien à combler, ni le rêve, ni l'amour, ni l'absence, ni le vide ».

Désespérance sous-jacente, manière d'être ou difficulté d'être qui, hélas, conditionne la démarche documentaire jusqu'au point de non-retour: au fil du voyage, les

ressorts narratifs se grippent et les différentes strates du récit (voix off, entrevues, documents d'archives, dérive filmée au présent) s'effleurent plus souvent qu'autrement en ne parvenant que sporadiquement à nous propulser au-delà des apparences dans un élan de contagion fusionnelle. En fait, il semble manquer au film de Léa Pool une véritable volonté d'en découdre avec le réel, comme si la réalisatrice redoutait que sa caméra ne saisisse une kyrielle d'éléments qui pourraient s'inscrire en porte-à-faux d'une ligne scénaristique pré-établie (filmer le vide, la dépossession, tient en soi de la gageure). Comme si le narcissisme de l'entreprise (défendable en soi, le « je » a ses vertus) avait, au hasard des rencontres, contaminé le récit en prenant le pas sur un véritable désir d'échange, trop douloureux ou impossible à canaliser. Présente à l'écran, la cinéaste s'expose pourtant (voir la marche des femmes pour la préservation des acquis législatifs), mais son regard reste comme extérieur, décalé par rapport à une réalité protéiforme qui ne se laisse pas facilement investir. Pool observe plus qu'elle ne provoque. Les enjeux comme les « héros » du rêve américain en ressortent indéniablement fatigués. *Hotel Chronicles* relève cependant — avec un bonheur inégal — le défi de la responsabilité esthétique. Le filmage témoigne de constantes préoccupations formelles et parvient à soutirer au fantôme d'une Amérique si souvent vampirisée quelques beaux plans au graphisme épuré. Dans le paysage cinématographique québécois, Léa Pool fait partie de ces artistes qui voient dans leur art un ultime refuge, un moyen de restructurer un espace intérieur dévasté et de s'inventer un réel point d'ancrage dans le présent du monde. Fiction, documentaire: il est bon que les racines s'essaient à tous les terreaux pour y puiser une nouvelle vigueur et faire reculer le néant. ■

La fin du rêve et la fin du voyage.



PHOTO: ONE

HOTEL CHRONICLES

Québec 1990. Ré.: Léa Pool. Scé.: Léa Pool et Laurent Gagliardi. Ph.: Georges Dufaux. Mont.: Alain Belhumeur. Mus.: Robert M. Lepage. 74 minutes. Couleur. Dist.: ONE.